

sortes de témoignages qui établissent invinciblement l'intégrité essentielle de ce même texte, il vous répondra que si les paraphrases chaldaiques (1) et la version des LXX conviennent en divers endroits avec les exemplaires hébreux communs de l'Ancien Testament, c'est qu'on les a retouchées à dessein pour leur procurer cette fâcheuse conformité, et que, quand elles s'en éloignent, elles ont été faites sur d'anciens manuscrits d'une grande correction. Non content de poser des principes de cette nature, capable de tout ramener à un pyrrhonisme, le docteur anglais a la hardiesse de s'inscrire en faux contre l'authenticité de quelques passages (2) de nos Ecritures

(1) *The state of the printed hebrew text of the Old Testament considered. Dissert. the second, etc.*, pag. 177 et seq. *The ten annual accounts of the Old Testament. Account IX*, year 1769, pag. 144. Voyez *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, avril, etc., 1761, t. XV, part. II, pag. 538 et suiv.

(2) C'est à l'occasion de ce que M. Kennicott observe touchant les manuscrits grecs de la version des LXX (II *Dissertat.*, etc., *ut supra*; *vid.* et *Bibliothèque des sciences*, etc., tom. XVI, juillet, etc., part. I, pag. 11 et suiv.) qu'il ose s'élever contre l'authenticité de plusieurs versets contenus dans les chapitres XVII et XVIII du 1<sup>er</sup> livre de Samuel. En parlant des interpolations auxquelles le manuscrit alexandrin publié par Grabe et par ses amis, a été sujet, et dont il donne quelques exemples, il en cite un autre, tiré des remarques que M. Pilkington a faites sur l'histoire de Goliath. M. Kennicott ne se contente pas d'adopter les conjectures hardies de cet écrivain; mais il prétend même en prouver la solidité. Aussi prononce-t-il gravement, que le 12<sup>e</sup> verset et les suivants jusqu'au dernier mot du 31<sup>e</sup> verset du chapitre XVII, et les versets 53, 56, 57 et 58 jusqu'au 5<sup>e</sup> inclusivement du chapitre XVIII, n'étaient point originellement dans le texte hébreu. En vain lui alléguerait-on toutes les versions grecques et orientales et surtout le manuscrit alexandrin, qui ont conservé ces mêmes versets, conformément à nos écritures hébraïques; ces témoignages, qui sont assurément d'un très-grand poids, n'arrêteront point notre critique anglaise. L'autorité du manuscrit du Vatican où tous ces versets ont été sans doute omis par la négligence du copiste, suffit à M. Kennicott pour décider que ces endroits sont tous interpolés. Je n'ignore pas que le savant Père de Montfaucon (*Hexaplorum Origenis quæ supersunt*, etc., tom. I, pag. 295) dit que les mêmes versets du chapitre XVIII lui paraissent avoir été rétablis dans le manuscrit alexandrin d'après une autre version grecque. Mais ce n'est là qu'une conjecture du docteur bénédictin, qui observe cependant que S. Jean Chrysostome rapporte ces passages dans son homélie sur David et Saül. D'où enfin nous seraient donc venus les versets en question? Comment se seraient-ils introduits dans les manuscrits hébreux d'une haute antiquité? Pourquoi Joseph en aurait-il fait mention ainsi que d'autres écrivains ecclésiastiques? De tels témoignages sont-ils donc à mépriser! Comme M. Kennicott ne leur a rien opposé qui soit de quelque poids, nous n'apprehendons point que sa critique hardie fasse la moindre impression sur l'esprit d'un lecteur tant soit peu instruit. Mais nous ne pouvons trop dire: ces sortes d'opinions ne préviennent pas beaucoup en faveur d'un écrivain qui s'annonce en qualité de restaurateur de la parole de Dieu. M. Kennicott va même ici bien plus loin que le P. Houbigant. Tout porté qu'est ce père de l'Oratoire à nous contester l'authenticité des mêmes versets de chapitre XVII, car il ne dit rien des autres; quoiqu'il ait la témérité de les attribuer à tout autre qu'à

ses originales, quoique constatés par tous les monuments de l'antiquité. Il fait main-basse sur toutes les questions de philologie hébraïque relatives à l'intégrité du texte reçu; il ne compte pour rien ce que nos plus célèbres hébraïstes ont écrit là-dessus, et se décide surtout hardiment contre les travaux des massorètes et en parle avec le dernier mépris. Il affecte de méconnaître des corrections utiles que nous devons à ces écrivains juifs, et parce que dans le contexte de ses manuscrits hébreux il trouve quantité de leurs notes massorétiques qu'on lit aux marges de nos Bibles, il ose les produire en preuve des fautes du texte imprimé. Quelle critique! On a beau dire que les diverses matières de philologie hébraïque ont une liaison intime avec l'état de conservation des monuments primitifs de la révélation, n'importe; notre réformateur de la parole de Dieu considère comme tout autant d'arguments démonstratifs ce qu'on allégué de contraire, quelque faibles qu'en soient les preuves. Il ne prend pas un meilleur parti sur d'autres points qui concernent l'intégrité actuelle du texte de nos Bibles. Tantôt il fait revivre les hypothèses du P. Morin; tantôt il embrasse celles de Louis Cappel, de M. Simon et même de Guillaume Wiston; tantôt enfin celles du Père Houbigant. Ses deux dissertations sur l'état du texte hébreu imprimé ne sont qu'un tissu des divers systèmes de ces nouveaux hébraïstes; et les autres brochures qu'il a publiées ensuite, tiennent également aux mêmes systèmes.

Avec de pareilles idées, qui rendent presque tout problématique; qui loin de lever les difficultés de l'Ecriture sainte, ne servent qu'à les augmenter; qui au lieu d'éclaircir et de fixer les véritables règles de la grammaire hébraïque, ne tendent qu'à les obscurcir et à les anéantir; avec de tels principes, quel guide M. Kennicott se prescrira-t-il dans le choix des variantes du texte? Le savant anglais nous produira-t-il indistinctement tout ce que ses manuscrits, de quelque autorité qu'ils soient, renferment de diversités de leçons bonnes ou mauvaises! Quelle bigarrure sa nouvelle édition n'offrirait-elle point encore,

l'auteur des livres de Samuel, il convient cependant, qu'ils ont été pris de quelques monuments sacrés (*Houbigant in same loc.*, tom. II, pag. 225; voyez *S. Bible avec un commentaire littéral*, etc., par M. Chénier, tom. V, part. I, pag. 150, not.; *Petri Morini et Flaminii Nobilii Scholia in utranque editionem romanam et parisiens. LXX interpret.*).

M. Kennicott eût dû être plus modéré dans sa critique: il eût dû faire attention qu'en convenant lui-même que le manuscrit du Vatican est défectueux en différents endroits; ce même exemplaire le pouvait être, et l'était effectivement dans ceux que nous avons en vue. Il n'ignore point aussi que la version des LXX a beaucoup souffert du laps des temps, et que l'ancienne version italique n'a point été à l'abri de l'involution des siècles; qu'enfin, quelque diligence qu'on ait faite de nos jours pour rétablir l'une et l'autre, il s'en faut bien qu'on puisse se flatter de les avoir dans leur intégrité primitive. Ainsi son argument est sans force, et heurte même de front les premières règles de la critique.

si ses corrections de ce texte primitif étaient frappées au même coin que la plupart de celles qu'il a déjà publiées dans ses deux dissertations! M. Benjamin Kennicott n'a donc guère jusqu'à présent dirigé sa marche que d'après des règles de critique fondées sur des preuves mal étayées, parce qu'elles sont toutes liées avec des systèmes sans consistance. Sa méthode de découvrir les prétendues fautes du texte hébreu, et sa manière de procéder dans la découverte des variantes, ne saurait par conséquent ouvrir une route également sûre et lumineuse pour lui faire rétablir ces mêmes Ecritures dans leur pureté originale. Mais laissons les idées systématiques du docteur anglais; elles sont suffisamment rébutées dans nos mémoires: venons plutôt aux matériaux que ce savant littérateur veut employer pour purger nos éditions des Ecritures hébraïques de ce grand nombre de taches qu'il y aperçoit à chaque pas; nous n'appuierons que légèrement sur cet objet, tout intéressant qu'il est; il faut enfin mettre des bornes à nos Considérations.

D'abord M. Kennicott ne déclare point une guerre ouverte ni contre toutes nos éditions, ni contre tous nos manuscrits hébreux; et c'est par ce seul endroit qu'il se distingue surtout de M. Simon, du P. Houbigant et de quelques autres critiques. A la vérité il ne paraît pas être assez constant (1) avec lui-même sur

(1) Le principe d'où part le savant anglais dans la II<sup>e</sup> Dissertation sur le texte hébreu, c'est que nos éditions de la Bible hébraïque ne diffèrent entre elles que dans un petit nombre d'endroits; au contraire, les manuscrits hébreux du Vieux Testament diffèrent beaucoup entre eux, soit les uns des autres, soit de nos Bibles hébraïques imprimées. La raison de cette uniformité entre les Bibles imprimées, c'est encore, selon notre critique, que la Massore a été la règle que les Juifs ont établie pour assurer à leurs Bibles une harmonie parfaite, une autorité irréfragable. Loin de former leur Massore sur les manuscrits, ils ont corrigé leurs manuscrits qu'ils ont pu recouvrer sur la Massore: ils n'ont point craint de rayer des lettres, des mots, des phrases qui ne s'accordaient point avec leurs règles. Heureusement, ajoute-t-il, le pouvoir des Juifs a été plus borné que leur zèle. La conformité ne se trouve que dans les manuscrits modernes: les anciens offrent des diversités qui servent à corriger le texte, ou du moins à prouver la possibilité des fautes et l'usage des premières versions. De là il conclut qu'il s'est commis beaucoup de fautes dans les copies qu'on a faites du Vieux Testament. Aussi s'appuie-t-il fortement sur cette assertion, que nos Bibles imprimées, toutes faites sur des manuscrits hébreux d'une date assez récente ou peu antérieure à l'invention de la typographie, fournissent d'erreurs. Mais comme le docteur anglais a fait dans la suite de nouvelles découvertes sur les anciennes éditions de nos Ecritures hébraïques, de la manière qu'il en parle ailleurs, il semble qu'on doit beaucoup rabattre de ce jugement de toutes celles que l'imprimerie nous a procurées. C'est M. Kennicott lui-même qui nous fournit cette observation. En effet le savant anglais assure (*The ten annual accounts of the Collation of hebrew mss.*, etc., account 9, year 1768, pag. 150, *vid.* et *annum 1763. ibid.*, pag. 147) qu'entre l'édition de la Bible de Suncino de 1488, et celle qui a été donnée par

ce qui concerne nos éditions de la Bible. Quoi qu'il en soit, nous devons du moins lui savoir quelque gré

Van der Hooght en 1705, il a trouvé 12,000 variantes. Pourquoi cette grande diversité? C'est, dit-il, que la première édition a été faite sur des manuscrits anciens, au lieu que dans l'autre on a pris pour modèles des manuscrits modernes. Il n'est donc point vrai que les Juifs aient manqué de bons manuscrits pour toutes leurs éditions de la Bible, puisque, selon M. Kennicott, les manuscrits de date récente sont ceux précisément qui sont très-fautes, et que les anciens sont infiniment plus exacts. Du reste, sans doute que parmi ces 12,000 diversités de lettres, notre docteur philologue met principalement en compte les lettres quiescentes *MTN*, omises ou transposées, et qu'il affecte d'ignorer que nos éditions ont suffisamment remédié, comme nous l'avons déjà remarqué, au défaut de ces mêmes lettres; qu'enfin il a oublié de considérer que les notes du *keri-cholih* rapprochent tellement nos éditions modernes des anciennes, que les différences des unes avec les autres sont, à très-peu de chose près, à peine sensibles. C'est ce que j'ai observé en confrontant à dessin quelques chapitres de l'édition des prophètes antérieurs et postérieurs, faite à Suncino en 1488 avec celle de Van der Hooght; et je n'en doute point que je n'y aie trouvé la même conformité en poussant plus loin cette collation. Mais c'est un travail des plus rebutants, qui m'a souvent fait perdre un loisir précieux, que j'aurais pu consacrer utilement à quelque étude d'un plus grand intérêt.

Un savant philologue, auquel le public est redevable d'une foule d'éditions de plusieurs bons ouvrages sur différentes matières ecclésiastiques, et d'un des travaux sur la sainte Ecriture méritent toute notre reconnaissance, a inséré dans le *Journal ecclésiastique* de M. l'abbé Dinorat (juin 1772) des *Remarques sur les trois Bibles*; savoir: la première donnée par le R. P. Houbigant, à Paris en 1755; la seconde que M. Kennicott prépare en Angleterre; la troisième projetée en Italie par le R. P. Fabrius.

Ce docteur hébraïste s'est sans doute un peu trop pressé; il a jugé de l'objet de mes *Considérations* critiques par l'annonce d'un simple titre intitulé en partie dans le prospectus qu'on en a imprimé à Paris vers le commencement de février 1772. Cependant le prospectus lui-même, tout concis qu'il est, indique suffisamment les vices qui m'occupent dans ces *Considérations*, et dément totalement l'idée dont le savant M. Rondet me fait honneur.

Le projet d'une édition du texte de nos Ecritures hébraïques, comparé avec les manuscrits hébreux et avec les anciennes versions, n'est point un projet né de nos jours. Quelques littérateurs ont déjà disserté là-dessus et en ont tenté l'exécution. Il est inutile que je revienne sur mes pas pour répéter ce que j'ai dit à ce sujet dans mon quatrième mémoire.

Persuadé que cette méthode de collation peut faire connaître bien des faux pas, si elle n'est guidée par une critique sage et éclairée, j'ai cru devoir examiner quels seraient les avantages qui pourraient résulter d'une nouvelle édition qu'on ferait du texte original de l'Ancien Testament, conféré avec les manuscrits hébreux et avec les anciennes versions. Cet examen entraînerait naturellement dans le plan de mes *Considérations* sur l'intégrité du texte hébreu. Les travaux entre autres du R. P. Houbigant, ceux dont s'est occupé et s'occupe M. Kennicott ont dû aussi me rappeler à cet examen. J'ai dit en conséquence la nature du même projet, j'ai fait voir les difficultés qu'il y a de le bien remplir; j'ai montré les secours que nous avons, et comment on pourrait s'en servir avec succès. Tel est le résultat du IV<sup>e</sup> mémoire de mes Recherches, uniquement destinées à venger la vérité hébraïque des insultes de l'erreur et

d'avoir assez respecté ce même texte en avouant (1) qu'il ne contient aucune erreur qui touche immédiatement aux vérités dogmatiques et morales : avec qui assure à ces Ecritures hébraïques, si décriées par la critique anglaise, toute leur intégrité essentielle.

Je conviens que de la manière dont M. Kennicott annonce (2) son projet de collation et les découvertes importantes qu'il a faites par la voie des mss. hébreux, on dirait que nos Bibles imprimées sont toutes remplies de fautes capitales, où l'honneur et la sainteté de la religion sont essentiellement intéressés. Mais nous ne devons point nous arrêter sur ces sortes d'expressions d'un écrivain à qui les plus légères inadvertances de copistes paraissent des monstres qu'il faut anéantir, parce qu'ils dégradent la majesté et l'excellence des divines Ecritures.

A l'exemple d'un zélé hébraïsant (3) de nos jours,

des attaques d'une fausse critique. Du reste, les *ages* remarques de M. Rondet ne s'éloignent guère des principes que j'ai établis dans mes *Considérations*.

(1) *The state of the printed hebrew text, etc., Dissert.* 1, tom. I, pag. 11.

(2) *Account I, ou Relation I, ut supra, ann. 1760, pag. 18.* M. Kennicott assure dans un autre de ses états de collations (*Account X, anno 1769, pag. 155*), qu'il a découvert un grand nombre de manuscrits qui n'avaient point été consultés auparavant ; que ces manuscrits contiennent des milliers de variantes dont plusieurs intéressent très-réellement l'honneur de la révélation. Si cela est, nous convenons avec lui, comme il le dit au même endroit, qu'elles ne peuvent trop mériter l'attention de ceux qui aiment la religion et les lettres.

(3) Il a paru cette année, à Paris, une brochure in 8° de 150 pages, sans l'avis de son auteur, qui en contient deux. Elle a pour titre : *Lettres de M. l'Abbé de ... ex-professeur en hébreu en l'université de ... au S. Kennicott, Anglais, de la Société royale de Londres, et associé un collège d'Etaler en l'université d'Oxford, et associé un collège à Paris chez de Hainy, etc., 1771.*

Le grand objet de l'auteur est de prouver que l'entreprise de M. Kennicott est non-seulement inutile, mais encore dangereuse, pernicieuse et uniquement propre à irriter et à armer de plus en plus l'incrédulité, en lui annonçant la corruption de nos livres sacrés. Cette brochure, qui est écrite avec force, mais avec un peu trop de vivacité, est divisée en cinq lettres.

Dans la première (pag. 1-12), l'ex professeur en hébreu s'attache à prouver à M. Kennicott qu'il a tort d'entreprendre que les manuscrits sur lesquels notre Bible hébraïque a été imprimée étaient pleins de fautes, et cela pour relever l'excellence de ceux dont il se sert. L'auteur anonyme lui fait voir que s'il est par le canal des juifs que nous tenons la Bible, comme le docteur anglais n'en peut découvrir, puisque tous les manuscrits qu'il a collationnés sont d'extraction juïdique, et qu'ils sont la base de son travail ; il n'est pas aisé à comprendre que ces mêmes juifs aient eu gaieté de cœur contribué à corrompre notre texte, en fournissant des manuscrits vicieux pour l'impression. L'auteur montre ici les inconséquences du raisonnement du docteur anglais ; il ne l'épargne pas même jusqu'à quelques termes hébreux, tous échappés au sujet de quelques termes hébreux, tous estropiés dans ses deux dissertations sur l'état de ce texte. Par exemple, il lui reproche avec raison d'avoir soutenu (*Dissert.* tom. II, pag. 186) qu'il a trouvé un manuscrit qui, Deutéron. V, 17, lui :

nos souhaits de pouvoir suivre M. Kennicott dans ses mêmes découvertes : nous voudrions aussi

לא-תהי, non percuties, au lieu de : לא-תהי, et non percuties ; comme si le texte imprimé portait, cette dernière leçon, ainsi que M. Kennicott ose l'avancer. L'ex-professeur dit avec fondement le docteur anglais de lui citer aucune édition où se trouvent de tels mots. Il lui en reproche autant au sujet de quelques autres termes hébreux que M. Kennicott avait allégués dans son même ouvrage, comme existant dans nos Bibles imprimées. Il faut avouer que cette variante serait bien remarquable, surtout dans un endroit aussi essentiel ; car toutes nos éditions portent : לא-תהי, et non *faraberis*. Mais c'est là une de ces fautes de copistes que M. Kennicott eût dû tout au plus faire observer, supposé qu'elle fût dans son manuscrit. Mettons plutôt cette sorte de faute sur le compte de l'imprimeur des *Dissertations* du docteur anglais.

Dans la seconde lettre (pag. 15-41) l'anonyme apprécie les manuscrits hébreux dont M. Kennicott s'est servi. Il le suit dans les différentes bibliothèques de Paris ; il lui oppose l'insuffisance des matériaux que le docteur anglais y a découverts, pour rendre au texte imprimé cette prétendue pureté originelle qu'il se propose de lui donner dans sa nouvelle édition. Il rapporte plusieurs variantes tirées de manuscrits de ces mêmes bibliothèques ; et le détail où l'anonyme entre là-dessus, ainsi que la manière dont il expose ces variantes, monnent en effet que ces manuscrits se ressentent beaucoup de l'ignorance et de la présomption des copistes. De la note, ex-professeur passe à un manuscrit num. 68 de la bibliothèque publique de Cambridge. Comme M. Kennicott dit que ce manuscrit contient des variantes considérables, l'anonyme lui soutient : 1° que les premières variantes qui s'y trouvent ne sont d'aucune langue ; [cette assertion nous paraît à la vérité trop hardie ; par exemple (*ibid.*, pag. 25), les mots *לדוד, privati, arumna* (Ezech. VII, 26 ; Isai. XLVII, 11), *לדוד, ad dicendum ei*, ne sont-ils point hébreux ? Ne doit-on pas en dire autant de quelques autres variantes qu'on trouve dans les manuscrits de Paris. Par exemple (pag. 17), *אמר, perfectus ero* (Psalm. XIX, 14), futur irrégulier qui vient de la racine *אמר, perfecti, etc.* (pag. 19), *וירי, vixisti*, au même *vixi*, selon la différente ponctuation. Tout ce qu'on doit dire de telles variantes, et de quelques autres pareilles, c'est qu'elles en forment d'assez méchantes, qui ne font point honneur au copiste, encore moins à M. Kennicott, s'il les produit jamais dans sa grande collection. 2° que les secondes variantes, quoique hébraïques, ne présentent aucun sens relatif aux passages où elles se trouvent ; 3° que ce manuscrit, tout ancien que M. Kennicott le suppose, est l'un de plusieurs autres endroits considérables, et qu'il renferme quantité d'omissions, de répétitions, de transpositions et même d'additions assez curieuses, mais qui ne font aucun sens raisonnable. Tout cela est édicté par des exemples. Ce manuscrit a donné à M. Kennicott environ 12,000 variantes ; mais l'auteur des lettres lui soutient encore que, y compris les variantes inutiles sur différents objets, et même les notes marginales que le copiste a transportées dans le texte, il n'y en a pas 4,000, et que les autres que M. Kennicott nous présente en qualité de variantes, ne le sont point du tout. L'ex-professeur ajute aussi des exemples pour appuyer ses preuves. Il vient ensuite au texte samaritanien ou nos polyglottes, sur lequel M. Kennicott prétend corriger le texte ; et il n'en porte pas un meilleur jugement que des autres exemplaires mss. que le docteur anglais veut beaucoup. L'anonyme, qui ne laisse rien passer à son adversaire, l'attaque même sur les dates de ses notes,

être en état d'apprécier les manuscrits hébreux que l'Angleterre, l'Allemagne, la France et d'autres pays

et il lui avance que la plupart de celles qui s'y trouvent, sont fausses. La raison qu'il en donne, et qui nous paraît très-faible, est que la plus grande partie des mss. hébreux sont d'une date postérieure à l'impression, et que les Juifs qui les ont fabriqués, qui se sont fait une loi de tromper les chrétiens, n'ont eu aucun scrupule de donner à ces exemplaires trois ou quatre et même cinq cents ans d'antiquité. J'avoue qu'on en a des exemples ; mais le dire du plus grand nombre des dates des mss., c'est un sentiment qui ne sera pas trop goûté de la plupart des critiques. Du reste l'ex-professeur n'insiste là-dessus que pour montrer que la plus saine partie des matériaux employés par M. Kennicott, est frappée au même coin ; et il lui dit que, parmi la liste même qu'il donne de ses mss. hébreux (*Dissertat.* tom. II, pag. 518, *suiv.*), il n'en trouve pas deux qui soient aussi corrects et aussi purs que le texte imprimé.

Dans la III<sup>e</sup> lettre (pag. 42-72), notre savant anonyme s'étend sur le génie singulier de l'idome hébreu. Il donne là-dessus des leçons au docteur anglais, et accompagne ses observations de plusieurs exemples tous analoges au caractère de la langue hébraïque. Quoiqu'il n'y ait rien de bien neuf touchant cette matière, les jeunes hébraïsants trouveront néanmoins dans cette lettre les vrais principes de cette langue ; et il faut avouer qu'on ne les perd que trop de vue depuis qu'on a certain classe d'hébraïsants a tenté d'introduire de tout autres règles, inconnues à l'antiquité. Nous allons point de faire observer à nos lecteurs un détail bien remarquable de notre anonyme. « Faites déposer, dit-il au docteur anglais (pag. 42), entre les mains de monseigneur votre ambassadeur auprès de notre monarque, le meilleur, le plus ancien de vos 400 mss. ; et si, contre une faute du texte imprimé, quel qu'il soit, qui ne sera ni marquée par le cercle massorétique, ni corrigée dans la marge, ou contre une borne variante du dit mss., je n'y trouve pas dix ignorances ou fautes grossières, je n'avoue le plus fourbe et le plus impudent de tous les hommes. Je suspends dans ce moment ces deux qualités au-dessus de ma tête, je ne les attache qu'à un cheveu. Comptez-le, si vous l'osez. » M. Kennicott est trop galant homme pour ne point accepter un pareil défi.

La IV<sup>e</sup> lettre (pag. 75-99) intéresse par plus d'un endroit. L'ex-professeur y attaque directement les variantes que le docteur anglais cite comme étant d'une grande conséquence ; et qu'il dit être les seules qui ne sont que des ignorances et des inadvertances de ses manuscrits. Il le suit dans ses corrections, qu'il lui soutient être imaginaires ou tout au moins inutiles. Il ne l'épargne point dans ses raisonnements inconséquents et souvent contradictoires. Avant d'entrer en matière, l'anonyme donne l'explication des notes massorétiques qui se trouvent aux marges du texte imprimé. Une chose digne d'attention dans le docteur anglais, et que notre critique ne manque pas de relever, c'est qu'il lui paraît singulier qu'en montrant la différence entre les leçons du texte imprimé et celles des manuscrits, M. Kennicott dissimule non-seulement les corrections faites de ce même texte, mais qu'il ne de plus en termes formels, qu'elles y soient ; tandis qu'elles sautent aux yeux dans nos éditions et surtout dans celle de Van der Hoogh, et avec laquelle le docteur anglais collationne tous ses manuscrits. L'auteur des lettres observe encore judicieusement, que les notes marginales de nos Bibles n'annoncent pas toujours une faute dans le texte, qu'au contraire elles ne servent la plupart du temps, qu'à annoncer l'hébraïsme, en nous avertissant d'y prendre garde, et d'entendre ou de traduire comme s'il y avait dans le texte les mots qu'elles indiquent à la marge. Notre savant hébraïsant français en donne des exemples qui confir-

ultramontains lui ont fournis ; fixer enfin leur véritable prix à ce nombre presque immense de variantes

ment son assertion. Il entreprend ensuite de venger notre texte commun de quelques corruptions que le docteur anglais prétend y trouver ; et l'on ne peut nier qu'il ne le fasse avec succès. Il s'arrête principalement sur un célèbre passage du Deutéronome, chapitre XXXIII, vers. 2 et 3, desquels M. Kennicott présente une nouvelle leçon (*Dissert.* pag. 42, *suiv.*). L'auteur des lettres discute même grammaticalement les paroles du contexte ; il en examine l'objet, il élève ses remarques sur cet endroit du livre de Moïse, par d'autres passages de l'Ecriture, et montre les écarts du critique anglais, mais sans commettre lui-même des inadvertances grossières, que le savant M. Bionstahl a déjà très-bien révélées dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, et qui est imprimée à la fin du présent ouvrage, col. 915-914. Observons de plus, qu'il est faux que le mot *תורה* de la version samaritaine, ne signifie point, dans la *main*, comme le soutient le docteur anglais et notre anonyme ; car on dit en langue samaritaine, aussi bien *תורה*, *main*, que *תורה*. Ainsi cette version a rendu très-littéralement le texte hébreu du passage en question. Mais la nouvelle leçon de M. Kennicott est insoutenable, sous quelque aspect qu'on l'envisage, et la traduction qu'il en donne est pleine d'obscurités : la version au contraire que l'anonyme nous présente d'avant le texte imprimé, déchargé de ses hébraïsmes, fait un sens clair, intelligible et harmonieux.

Dans la cinquième lettre *suivie d'un Post scriptum* (pag. 100-150), notre anonyme a en vue de prouver que la grande collection que M. Kennicott nous promet, est non-seulement inutile, puisqu'il convient lui-même que le texte imprimé ne contient aucune erreur préjudiciable au dogme et à la morale ; mais qu'elle est encore dangereuse, en annonçant que la source primitive des versions est absolument corrompue. Il reproche de plus au docteur anglais qu'il n'a point les talents nécessaires pour exécuter une entreprise de cette nature, et que les nouvelles recherches qu'il fait faire au sujet des mss. hébreux ne hâteront pas davantage l'exécution de son projet, auquel il applique ces vers de la poétique d'Horace :

*Parturient montes, nascetur ridiculus mus.*

Cette lettre, ainsi que le *Post scriptum*, offre des personnalités qu'on devrait toujours éviter dans les disputes littéraires, et qui, loin de faire embrasser la vérité, ne servent qu'à aggraver et à la faire perdre de vue. Un écrivain doit garder la décence et respecter la personne de l'auteur qu'il combat, quels qu'en soient les écarts. Ce qu'il y a, au reste, de plus remarquable dans cette lettre, c'est la discussion où entre l'anonyme au sujet d'un passage du verset 10 du psalme XVI, *וידעו סודך לאו ידעו סודך* : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Vous ne souffrirez pas que votre saint éprouve la corruption. Paroles qui, dans tous les âges, ont été entendues de Jésus-Christ dans le tombeau, et que notre critique ne manque pas de relever, c'est qu'il lui paraît singulier qu'en montrant la différence entre les leçons du texte imprimé et celles des manuscrits, M. Kennicott dissimule non-seulement les corrections faites de ce même texte, mais qu'il ne de plus en termes formels, qu'elles y soient ; tandis qu'elles sautent aux yeux dans nos éditions et surtout dans celle de Van der Hoogh, et avec laquelle le docteur anglais collationne tous ses manuscrits. L'auteur des lettres observe encore judicieusement, que les notes marginales de nos Bibles n'annoncent pas toujours une faute dans le texte, qu'au contraire elles ne servent la plupart du temps, qu'à annoncer l'hébraïsme, en nous avertissant d'y prendre garde, et d'entendre ou de traduire comme s'il y avait dans le texte les mots qu'elles indiquent à la marge. Notre savant hébraïsant français en donne des exemples qui confir-

qu'il dit y avoir découvertes, et dont il dépose chaque année la collection dans la bibliothèque d'Oxford,

Terminons cet extrait par une réflexion que la lecture de ces lettres nous a fait naître. Le grand objet de l'anonyme est de prouver à M. Kennicott l'insuffisance des matériaux qu'il fait tant valoir au préjudice du texte imprimé; aussi le suit-il dans ses mss.: il en produit des variantes qui montrent évidemment que ces mss. sont pleins de fautes. Mais M. Kennicott ne pourra-t-il pas répondre que, nonobstant les erreurs dont aucun ms. n'est entièrement exempt, le fait prouve néanmoins qu'ils contiennent des diversités de leçons qu'on ne doit point négliger, puisqu'elles sont constatées par les anciennes versions? Ne trouvera-t-il pas le moyen de justifier même quelques-unes des variantes que l'anonyme lui cite (Lett. II, pag. 15 et 19) d'après le ms. num. 1 et 2 de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, et qu'il met a rebours? Par exemple, le mot *חמשים* *Kamischim*, cinquante (III Rois, XVIII, 4), écrit deux fois dans le premier ms., est conforme à la leçon de la Vulgate et de la version syriaque. Il est vrai que la leçon du texte imprimé, dira M. Kennicott, est appuyée du grec des LXX et des versions chaldéenne et arabe. Mais ce qui prouve la nécessité de cette leçon et la corruption du texte imprimé, c'est qu'elle se trouve dans le même chapitre, verset 15; leçon que les versions syriaque, arabe et chaldéenne, ainsi que celle de S. Jérôme, ont également suivie. Voilà, ce me semble, la réponse que M. Kennicott pourra faire pour démontrer que ses travaux ne sont point aussi inutiles que le prétend l'anonyme. Ce n'est pas tout: M. Kennicott n'insistera-t-il pas aussi sur la validité de l'autre variante du deuxième manuscrit, et qui porte (Jos., V, 10) *בראשית בראשית* *paroles* que l'on doit traduire: *Dans le quatrième jour du premier (mois)*, et non pas, *dans le premier, dans le quatorzième jour*, M. Kennicott, pour jeter du ridicule sur cette variante, s'il voulait traduire de cette sorte pour conserver l'hebraise, n'est-il pas évident qu'il devait ajouter le mot de *mois* après le terme de *premier*, puisque le contexte le suppose, et que ce passage est d'ailleurs parallèle à celui de l'Exode, XII, 18, où on lit précisément le mot de *Barisichon*? Dans le quatorzième jour du premier mois, sur le soir, etc. Cette variante, conclura M. Kennicott, serait-elle donc une ignorance, une bévue du copiste?

Nous nous sommes aperçus de quelques inadverances qui ont échappé au docte anonyme, et que M. Kennicott relèvera probablement encore. Par exemple, l'anonyme (Lettre II, pag. 19 et suite.) attaque M. Kennicott sur les deux dates qui se trouvent à la fin d'un ms. de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, num. 5, comme si la seconde détruisait la justesse de la première. Il n'y a point de contradiction dans ces dates: elle ne subsiste que dans le faux calcul qu'en fait l'anonyme, et non dans le ms. En effet l'anonyme dit que cet exemplaire du Pentateuque, avec les megilloth et les haptaroth, a été écrit le quatrième du mois d'ad (juillet), l'an cinq mil soixante-trois de l'ère du monde. Mais cela ne peut s'accorder avec l'épigraphie en hébreu que porte l'anonyme, d'après le ms. le lundi, premier du mois jiar (avril), *שנת ה'תקל"ג* *l'année 5063*, ne souffre aucune difficulté. Cet exemplaire a donc été écrit l'an 5060 de la création, ou l'année 1500 de Jésus-Christ, et l'on en a fait présent l'an 1503. Qu'était il nécessaire que M. Kennicott fit mention de cette seconde date, qui suppose évidemment l'existence du ms.?

ainsi qu'il nous en avertit lui-même dans ses différents états de collations. Mais pour bien remplir cette

Nous ne faisons point ces remarques dans la vue de déprimer les Lettres du savant anonyme. Nous sommes persuadés au contraire qu'elles méritent toute l'attention de M. Kennicott, dont nous respectons néanmoins les lumières et le savoir, quoique éloignés que nous soyons des opinions qu'il embrassées. Nous ne doutons point aussi que, dans l'autre ouvrage que l'anonyme prépare contre le docteur anglais, ainsi que nous l'avons appris par une lettre de cet hébraïsant français à un de nos amis, il ne s'attache à apprécier ces sortes de diversités de leçons; au fond elles ne nous paraissent point telles qu'elles supposent une erreur dans nos imprimés hébreux. Par exemple, le verset 15 du chapitre XVIII du III<sup>e</sup> livre des Rois met deux fois le mot de *cinquante*, non pas que ce terme y soit absolument essentiel et que le sens demeure interrompu dans le quatrième verset, mais parce que c'est une façon d'écrire assez ordinaire aux auteurs sacrés que de spécifier de nouveau et plus particulièrement ce qu'ils ont indiqué qu'on gros dans un autre endroit, quoique d'une manière assez claire pour ne pas s'y méprendre. Afin de mieux dérober à la fureur de Jezabel les prophètes du Seigneur, Abdias, ce zélé serviteur de Dieu, n'en fait cachier que jusqu'au nombre de cinquante par caverne. Cette façon de s'exprimer ne suppose-t-elle pas clairement que les autres cinquante qui restent du nombre donné avaient été cachés dans une autre caverne, ainsi que l'écrivain sacré l'explique avec plus de détail dans le treizième verset. Ce n'est ici tout au plus qu'une de ces ellipses si fréquentes dans l'écriture, et non pas une faute dans le texte imprimé. Il en est de même de ce qui concerne le passage de Josué. Le mot d'abb (qui correspond en partie à notre mois de mars et en partie à celui d'avril) nommé ensuite nisán, était un mois célèbre chez le peuple hébreu, surtout au temps de Josué; il ne fallait que prononcer chez eux le terme de *ששון* *hakhodesch*, mois, pour entendre le premier mois de leur année ecclésiastique. Josué parle ici à un peuple qui n'ignore point ses propres usages, qui est instruit des merveilles que le Seigneur avait opérées le même mois en sa faveur à la face de toute l'Égypte. En disant que les Israélites firent leur pègre, le quatorzième jour du mois, comme porte l'hébreu imprimé, pouvait-il y avoir aucun Israélite qui n'entendit parfaitement ce langage, où Josué fait d'une manière assez claire allusion à ce mois qui était si mémorable, le seul consacré par le suprême législateur des Hébreux à la célébration de la pâque? Il n'y a donc point d'erreur dans les deux textes en question. Ces sortes de variantes n'ont d'autre origine que la présomption de copistes minutieux et ignorants. Du reste, la version syriaque porte (Jos., V, 10) *Biarkho, Kadmoth, Mese primo*. Le grec des LXX, la paraphrase chaldéenne et la version arabe, e. in. notre Vulgate, ont la conformément au texte imprimé. Ce n'est point que je veuille m'inscrire en faux contre toutes les variantes: il y en a sans doute qui sont dignes de l'attention des critiques. Telle est celle que M. Kennicott a discutée fort au long dans sa savante dissertation sur J. Samuel, chapitre VI, verset 19, au sujet des Bethsamites. Mais, quand on considère de près les diversités de leçons en général, selon les règles de la bonne critique, après avoir fait une étude profonde et bien réfléchie du style et des vues ecclésiastiques sacrés, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient telles qu'elles paraissent l'être au premier aspect. Tout ms. qui donne une variante proprement dite n'est point un garant assuré que cette variante soit la leçon primitive du texte. Il y a au-dessus des règles qu'un bon critique ne doit point négliger: nous les avons touchées dans nos mémoires, à mesure que l'occasion s'en est présentée.

tâche, il faudrait avoir sous les yeux et ces différents manuscrits et les variantes qu'il en a tirés. Suspendons encore notre jugement: attendons que la grande collection du docteur anglais ait vu le jour. S'il n'est cependant permis de juger de la qualité des manuscrits que M. Kennicott fait beaucoup valoir pour sa nouvelle édition du texte hébreu par ceux qui nous sont tombés entre les mains, et desquels le savant Anglais a reçu les collations, ne pourrions-nous pas nous défier de toutes ces belles découvertes dont il s'approprie peut-être avec un peu trop d'emphase?

Nos manuscrits de Rome (1), tels que ceux de la bibliothèque du Vatican, les deux assez anciens que

(1) Parmi ces mss., desquels MM. Assémani ont donné une notice très-exacte dans le premier volume de leur Catalogue imprimé de la bibliothèque du Vatican, il y en a d'une respectable antiqité et aussi anciens que M. Kennicott le requiert pour pouvoir être employés à établir le texte présente de nos Bibles hébraïques. Or, ces manuscrits ne donnent qu'un petit nombre de variantes proprement dites, qui sont même de peu de considération. Quand on compare même chacun de ces manuscrits en particulier avec les exemplaires imprimés hébreux, on trouve rarement dans ceux-là cette exactitude qu'offrent les derniers. Cela prouve sans doute que les copistes n'ont point été infaillibles: aucun bon critique ne l'a soutenu, et M. Kennicott appuie trop là-dessus. Mais cette confrontation des mss. hébreux connus de nous avec les imprimés, fournit en même temps une preuve évidente que les premiers éditeurs de la Bible hébraïque n'ont point manqué d'excellents mss., et que, non contents de quelques exemplaires qu'ils avaient sous les yeux, ils en ont aussi collationné plusieurs autres et ont fait le choix des meilleurs pour donner une édition du texte, la plus correcte qu'il fût possible. Voyez ce que nous avons observé ci-dessus contre M. Kennicott, touchant les anciennes éditions de la Bible hébraïque.

Les deux mss. de la bibliothèque angélique et du collège des Maronites, ainsi que ceux de notre bibliothèque de Casanate, ne sont pas plus recommandables par la nature de leurs variantes que les mss. du Vatican. Ne pourrions-nous pas en dire autant des mss. de la bibliothèque royale de Turin, ainsi que je l'ai appris par une réponse dont le R. P. Ansaldo, dominicain, docteur et ancien professeur en théologie dans l'université de la même ville, m'honora à l'occasion d'une lettre que je lui écrivis au sujet des mss. hébreux conservés dans cette bibliothèque du Roi de Sardaigne? Voilà ce que ce respectable savant, très connu dans la république des lettres et qui ne cesse de l'enrichir de bons ouvrages, me fit la grâce de me marquer, le 5 mai 1769: « Il parlato col teologo » qui le mss. ha assicurato sulla parola di uomo d'onore, che nulla non ha ritrovato di essenziale nelle note varianti: tutta la differenza consisteva in alcuni vau o jod: non mai alterarsi il senso del testo comune: grande essere stata la fatica: generosa l'Inglese ricompensa; ma il giuoco non valere la candela. »

Une personne très-instruite dans ces sortes de matières m'a aussi assuré qu'un habile homme a porté le même jugement des mss. hébreux de la bibliothèque du grand-duc de Toscane, à la collation desquels il a eu bonne part. Je ne puis rien dire des mss. de la bibliothèque ambrosienne de Milan, qu'a collationnés pour M. Kennicott, mon savant confrère, le R. P. Porta, professeur en hébreu dans l'université de Pavie. Quelques instances que je lui aie faites, il a gardé le plus profond silence sur la lettre que je pris la liberté de lui écrire en 1769, touchant le même sujet.

On conserve dans la bibliothèque angélique et dans le collège des Maronites, nos manuscrits de la bibliothèque de Casanate, ceux enfin de la bibliothèque royale de Turin et de celle du grand-duc de Toscane, tous ces exemplaires hébreux seraient-ils donc d'une tout autre nature que les manuscrits qu'on a déjà collationnés pour M. Kennicott en d'autres parties de l'Europe? Il s'en faut bien cependant que ces manuscrits d'Italie donnent des diversités de leçons aussi nombreuses et aussi importantes que M. Kennicott nous le fait attendre dans ses différents états de collations, en parlant des variantes en général. Que conclurons-nous de cette anecdote? Les travaux de M. Kennicott seront-ils vains, inutiles et infructueux? non sans doute; nous souhaitons au contraire qu'une collection de cette nature soit bientôt exécutée pour l'honneur de la religion et pour l'intérêt des lettres. Il ne s'agit que de vérifier un fait qui va mettre le dernier sceau d'authenticité et d'intégrité aux titres primordiaux de la révélation.

Rien n'était plus familier aux manichéens que d'accuser nos livres saints d'être corrompus. S. Augustin se contentait de leur répondre qu'ils les défait de justifier par d'anciens exemplaires une pareille absurdité que démentaient tous les manuscrits de son temps (1).

Avant que le docteur Mill s'occupât de son immense collection de variantes grecques sur le Nouveau Testament, on avait vu plus d'un écrivain licencieux qui en traitait le texte d'une infinité de fautes très-considérables. Malheureusement certains critiques qui traitent les Livres sacrés de même ont eu l'examen des écrits des auteurs profanes, n'appuyaient que trop par des hypothèses hardies les assertions téméraires de ces mêmes écrivains. Enfin l'édition grecque (2) de ce Nouveau Testament parut, et ces vaines clamours de l'incrédulité se dissipèrent bientôt. L'avantage qui résulta des infatigables recherches de Mill, fut qu'après tant de leçons grecques puisées dans toutes sortes d'écrivains de l'antiquité ecclésiastique, le texte grec du Nouveau Testament n'en fut pas jugé moins

(1) *Nihil nibili videtur ob eis (manichæis) impudentius dici, vel, ut mitius dicam, incuriosius et imbecillius, quam, Scripturas divinas esse corruptas: cum id nullis in tam recenti memoria extantibus exemplaribus possint convincere.* Augustin., *De Utilitate credendi ad Honoratum lib.*, cap. 2, § 7, *Oper. edit. benedictin.* tom. VIII, col. 49.

(2) *H KAINH AΠΟΚΡΗ. Novum Testamentum cum lectionibus variantibus mss. exemplarium, versionum, editionum SS. Patrum et scripturarum ecclesiasticarum, et in easdem notis. Accedunt loca parallelæ aliquæ æsthetica, et appendix ad variantes lectiones. Præmittitur dissertatio, in qua de libris Novi Testam., et canonis constitutione agitur, historia sacri textus Novi Federa ad nostra usque tempora deducitur, et quid in hæc editione præstitum sit explicatur. Studio et labore Joannis Millii S. T. P. Oxonii, et theatro Seheldon, 1707, fol. Vit. Jo. Alb. Fabricius, *Biblioth. sacr.*, lib. IV, cap. 5, § 16 et 18, pag. 185 et 188; *Acta eritorum.* Lipsiæ edita, anno 1708, pag. 1, seqq.; Jean Leclerc, *Bibliothèque choisie*, tom. XIV, pag. 350, suivantes; tom. XVI, pag. 511.*

trouva dans le recueil de Mill une forte preuve de l'intégrité et de l'authenticité des livres sacrés du Nouveau Testament; et l'incrédule la plus opiniâtre se vit forcée d'y reconnaître sa propre délaite. Quelques recherches même qu'on ait vu faire dans la suite sur le texte grec du Nouveau Testament par quelques savants littérateurs (1), tels que les Van-Mastricht,

(1) Le trop fameux Collins, qui s'est jeté dans des idées aussi bizarres qu'impies sur ce que nos dogmes ont de plus sacré, tenta d'appuyer son système irréligieux en relevant contre la collection du docteur Mill quelques endroits de la critique que Daniel Whitley, théologien anglais, en avait faite. Antoine Collins occasion (Discours sur la liberté de penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte d'esprits forts ou de gens qui pensent librement, traduit de l'anglais, etc., Londres 1710, in-8°, pag. 12) que cette collection de variantes rendait tout douteux le texte du Nouveau Testament. Mais cet écrivain licencieux ne donnait qu'un faux appui à ses sentiments libertins. Il ne pouvait que sentir qu'une pareille objection tombait d'elle-même, en égard à la nature des variantes du recueil de Mill. Voyez au reste la réponse que Richard Bentley a faite à cette objection, dans son ouvrage intitulé la Friponnerie laïque des prétendus esprits forts d'Angleterre, ou Remarques de l'illustre docteur de Lipsick sur le Discours de la liberté de penser, traduites de l'anglais, etc., Amsterdam, 1738, in-12, pag. 168, suivantes; Nouveau Dictionnaire historique et critique, par M. Jacques Georges de Chaupeüé, tom. III, art. Mill, pag. 87, suiv., not. C. Le docteur Bentley y prouve d'une manière solide que, quelque nombreuses que soient les variantes recueillies par Mill, la religion n'a rien perdu de sa vérité, ni les écrits du Nouveau Testament de leur authenticité.

Lutolph Kuster, savant d'Allemagne, de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris, mort dans le sein de l'Eglise catholique en 1716, âgé de 46 ans, révoqua les travaux du docteur Mill, et s'en acquitta avec gloire. Mais il assure dans sa préface que toutes ces diversités de leçons, qui vont même jusqu'à plus de 50,000, n'offrent absolument aucune variété considérable; il montre au contraire que leur grande uniformité sert influamment à constater l'autorité du texte original. *Quod enim auctoritatem textus sacri magis confirmare queat, quam mirificus tot codicum mss., versionum, Patrum aliorumque scriptorum veterum consensus, qui (quod ad ipsam textum attinet) leviter tantum attingunt, exiguo discrimine inter se discrepant?* Kusterus, *Præfatio ad lectorem de edit. ejusd. Novi Test. Joannis Millii, a se demum recensita, meliori ordine disposita, appendicem integram prioris editionis, et majori parte Præfationem sub textum revocata; variis præterea lectionibus plurimum Cod. mss. spectandæ vestigiis (numquam consultis codices 22 a Millio non adhibiti) notisque observationibus aucta.* Amstelod., 1709, fol. *Acta Erudit.* Lipsiæ edita, anno 1710, pag. 421, seqq.; *Confer. citam Steph. Cæcællæ, Præfat. in Nov. Test. græc. edit.*, pag. 6.

(2) *Examen variantium lectionum Jo. Millii in Novum Testamentum.* Londini, 1710, fol. pag. 100. L'auteur entreprend de faire voir dans son Examen: I° que ces diverses leçons ne sont appuyées que sur des fondements incertains et peu propres à ébranler la leçon du texte commun; II° que les leçons de quelque conséquence, ou qui changent le sens du texte, sont en très-petit nombre, et que, dans tous ces endroits mêmes, la leçon commune peut être défendue; III° que la plupart de ces variantes sont peu de chose, et telles qu'on ne doit que très-rarement les préférer à la leçon reçue; IV° que dans le recueil de ces variantes, Mill a souvent agi de mauvaise foi, cité à faux en quantité de rencontres, et s'est contredit lui-même. Voy. M. de Chaupeüé, *ut supra*, tom. cit., art. Mill, not. b., pag. 86, suiv.; *La Religion vengée*, lettre V, tom. XIV, édit. de Paris 1761, pag. 57-59; *Joh. Gottlob Carpzov., Critica sacra*, part. II, cap. 2, § 9, pag. 542, seqq.; *Mémoires de Trévoux*, septembre 1711, pag. 1552, suiv.; décembre, pag. 2057, suiv.;

trouva dans le recueil de Mill une forte preuve de l'intégrité et de l'authenticité des livres sacrés du Nouveau Testament; et l'incrédule la plus opiniâtre se vit forcée d'y reconnaître sa propre délaite. Quelques recherches même qu'on ait vu faire dans la suite sur le texte grec du Nouveau Testament par quelques savants littérateurs (1), tels que les Van-Mastricht, Jean Leclerc, *Bibliothèque choisie*, tom. XXIII, part. I, pag. 218, suiv.; *Biblioth. ancienne et moderne*, part. I, tom. XXII, pag. 76, suiv.; *Journal des sçavans*, janvier 1711, pag. 41, suiv., et octobre, p. 413, suiv., édit. de Hollande.

(1) Voici d'autres travaux relatifs à cet objet: le grand nombre de diverses leçons qu'on trouve dans les collections suivantes est un nouveau témoignage de l'intégrité essentielle de ce même texte communément reçu. II. KAINH ALABHKKH. *Novum Testamentum post priores Stephani Cæcællæ, tum et DD. Ozonienium labores, quibus parvula Scriptura loca, nec non variantium lectiones ex plus C. mss. Cod. ex antiquis versionibus collectæ exhibentur. Accedit tantum locorum parallelorum numerus quantum nulla adduc, ac ne vix quidem ipsa profert præstantissima editio Milliana, variantes præterea ex ms. Vindobonensi, ac tandem crisis perpetua, qua singulas variantes earumque valorem ac originem ad XLIII canones examinat P. G. D. T. M. D. (Van-Mastricht) cum ejusdem prolegomenis et notis.* Amstelodami, 1711, in-8°. Vid. Jac. le Long, *Bibliothec. sac. tom. I, sect. V, cap. 5, pag. 223; Mémoires de Trévoux*, septembre 1714, pag. 1551, suiv. Jeanes Jacob Wetsteinus, *Prolegomena in Novum Testamentum græcum, a se editum*, pag. 177. *Novum Testamentum medullam, necnon variorum lectionum in suis classibus distributarum, largiorumque parallelorum delectum, apparatus subjunctus criscois sacre, Millianæ præsertim, compendium, linam, supplementum ac fructum exhibet, inservitque Jo. Alberto Bengelio.* Tubingæ, 1754, tom. II in-4°. Vid. Leclerc, *Bibliothèque ancienne et moderne*, tom. XXVI, part. II, pag. 414, suiv. J. Jacob Wetsteinus, *loc. cit.*, pag. 105, seqq. *Nova acta eruditorum*, edita Lipsiæ, anno 1755, pag. 529, seqq. *Novum Testamentum græcum editiois receptæ, scilicet quæ prodit anno 1624 ex officina elzeviriana, ab eo vero tempore certam et ab Elzeviris et ab omnibus in Belgio typographis, et a Steph. Cæcællæ, J. Felto, J. Leusdeno... denique C. a Mastrich fuisse repetita, sicut ut... unum vèrum obtinere videri possit* (Hæc editor... in prolegomenis pag. 151) cum lectionibus variantibus Cod. mss., editionum aliarum, versionum et Patrum: nec non commentario plenior ex Scripioribus veteribus hebræis, et græcis, et latinis, historiam et vim verborum illustrante. *Opera et studio Joannis Jacobi Wetstenii (cum ejusdem prolegomenis).* Amstelodami, 1751-52, tom. duo in-fol.

Cette collection de variantes, que nous devons à M. Wetstein, mort en 1751, âgé de 60 ans, est la plus copieuse qui ait paru. Ce qui rend recommandable cette collection, c'est que, outre les diverses leçons qu'on trouve immédiatement sous le texte, on voit paraître ensuite des notes critiques en forme de commentaire, où M. Wetstein explique les phrases des écrivains profanes de tous les âges, et des Pères de l'Eglise. Il semble s'être appliqué surtout à éclaircir les passages qui doivent leur origine à la doctrine et à la tradition des Juifs, par d'autres passages parallèles pris des écrits des plus anciens rabbins. Dans la Bibliothèque raisonnée des ouvrages des sçavans de l'Europe (IV° part., pag. 294 et suiv., tom. XLVII, part. I, pag. 48, suiv.; et tom. XLIX, part. II, pag. 408, suiv.) il y a un bon extrait de cette collection, ainsi que des Prolegomenes que l'auteur avait publiés en 1750, sur le Nouveau Testament, to. 2°. Du reste M. Wetstein avait soutenu, à l'âge de

les Bengel et les Wetstein, tous ces travaux ont également concouru à mettre dans un plus grand jour la vérité et la certitude des leçons communément reçues.

Qu'on ne s'imagine point que les leçons que M. Benjamin Kennicott nous produira d'après ses manuscrits hébreux, quelque intéressantes qu'il les suppose, et de quelque nature qu'elles soient, puissent jamais affaiblir les vérités saintes de la religion ainsi que la suite de l'histoire du peuple de Dieu. L'inspection des manuscrits hébreux connus, soit anciens, soit modernes, attestera aux yeux de l'univers la fidélité scrupuleuse des Juifs de tous les temps à nous transmettre dans sa conservation le dépôt sacré des monuments de cette religion sainte. Tous ces manuscrits, collationnés les uns avec les autres, formeront aussi une démonstration complète de la vérité hébraïque, consignée dans nos Bibles imprimées.

Quelle gloire pour M. Kennicott, quel triomphe pour ce sçavant, si osant avouer ses méprises, si entièrement dégagé de cet esprit de système qui ne l'a que trop guidé dans ses dissertations sur l'état du texte hébreu imprimé, si plus instruit par les différentes

20 ans, une thèse publique sur les diverses leçons du Nouveau Testament, *De variis Novi Testamenti lectionibus*, et dont il était auteur: il s'y attachait à prouver que cette variété de leçons ne donne aucune atteinte à l'intégrité, à la certitude et à l'autorité du texte sacré. Il semble que c'est dès lors qu'il forma le projet de sa collection. Voyez *Acta erudit.* Lipsiæ edita anno 1750, pag. 468, seqq.; *Nov. Diction. histor. et crit.*, etc., de M. de Chaupeüé, tom. IV, art. Wetstein, pag. 689, et pag. 692, not. D. et G.

critiques qu'on a faites de ses travaux littéraires, ou le voit enfin adopter des principes uniquement analoges au génie de la langue hébraïque, les seuls propres à le bien conduire dans l'exécution de son projet d'une nouvelle édition de ce même texte! Il n'y a point d'autre voie pour fixer le véritable prix à la nature des variantes, et pour purger le texte commun de ces taches légères qu'il a pu contracter par l'inadvertance des copistes. C'est aussi l'unique moyen de bien venger la certitude et la vérité de ce texte des insultes de l'erreur.

Eloignons donc de nous tout esprit de système. Que le préjugé ne nous fasse point préférer une leçon au préjudice de celle qui est généralement reçue, parce qu'elle a pour appui des fondements solides: ce serait ouvrir la porte à une licence dangereuse. Ne perdons jamais de vue, dans le choix des variantes, le consentement unanime des Pères, le langage de toute l'Eglise. Ce travail exige une critique équitable et de grandes lumières: il convaincra de plus en plus que l'uniformité de tant de manuscrits, de tant de versions comme des imprimés, dans tout ce qui est essentiel à leur intégrité, met nos Ecritures hébraïques entièrement à couvert des attaques de l'incrédulité, et assure à la religion les preuves authentiques qu'elle y a puëes de tout temps sur les vérités saintes de la foi et de la morale.

Mettons fin à nos considérations par quelques règles générales, relativement au choix des variantes. Ce sera une espèce de résumé de ce que nous avons remarqué sur cette matière, dont l'objet est de la dernière importance.

## REMARQUES DÉTACHÉES

### SUR LES VARIANTES EN GÉNÉRAL ET SUR LE CHOIX QU'ON PEUT EN FAIRE DANS LES MANUSCRITS HÉBREUX ET DANS LES ANCIENNES VERSIONS

Dans ce genre de travail, il y a des limites qu'il n'est point permis de franchir. Laissons à des compilateurs pesants et fastidieux la folle gloire d'accumuler indistinctement et sans choix une infinité de leçons toutes minutieuses qui ne conduisent à rien. Prenons pour base de la collection que nous envisageons des principes certains, les seuls avoués par la saine critique.

I. Un collecteur des diversités de leçons du texte hébreu doit avoir fait une étude profonde de nos diverses Ecritures. Il doit savoir que de toutes les contradictions qu'on prétend trouver dans les livres sacrés, il n'y en a pas une seule sur laquelle on n'ait donné des éclaircissements convenables. Ce que nous disons des contradictions apparentes dans les Ecritures sacrées, il faut aussi l'appliquer à une infinité de passages dans lesquels on a cru apercevoir des erreurs ou des fautes de copistes, mais qu'on a également éclaircis d'une manière très-satisfaisante. — II. Un critique dont les travaux roulent sur les Livres sacrés

doit être au fait du style de chaque écrivain de l'Ancien Testament. Le style des prophètes est différent de celui qu'emploient les auteurs des livres historiques: ceux-ci le sont encore du style qu'on trouve dans les écrits de Moïse. Cette règle sera d'un grand usage pour connaître si telle ou telle variante doit être admise ou rejetée. — III. C'est un principe admis par tous les bons critiques, par tous les théologiens, que les vérités de notre religion, soit du dogme, soit de la morale, ainsi que la suite de l'histoire sacrée, se trouvent dans le texte communément reçu. — IV. Avant de décider si telle ou telle variante doit être admise, il faut examiner avec soin l'endroit parallèle de l'écriture et apprécier la nouvelle leçon d'après les observations des littérateurs qui ont tâché d'éclaircir celle du texte commun, tels que les Buxtorf, les Was-muth, les Ménasseh ben Israël, les François Cuper, les le Quien et autres critiques. — V. Toute leçon, quelque fondée qu'elle soit sur les manuscrits et sur les anciennes versions, ne doit jamais être insérée dans